

MEMBRADO Monique
CIEU (Centre Interdisciplinaire d'Etudes Urbaines) CNRS
Maison de la Recherche
Université de Toulouse-Le-Mirail
5 allées Antonio Machado
31058 Toulouse cedex
Tel : 05 61 50 42 72
Fax : 05 61 50 49 61
E- mail : membrado@univ-tlse2.fr

Expériences de la vieillesse et confrontation au regard des autres

Actes du Colloque international *Les sciences sociales face au défi de la grande vieillesse*, Centre Interfacultaire de Gérontologie, Cornelia Hummel (éd), Genève, n°1 1999.

Résumé :

Si l'on reconnaît que c'est un rapport d'extériorité qui est à l'origine des représentations actuelles de la vieillesse, le sens que peuvent en donner ceux qui la vivent est largement méconnu. Les procédés de désignation, d'étiquetage mis au jour par les recherches en sociologie de la déviance, restent au fondement, même s'ils ne l'épuisent pas, de la compréhension de ce qui se joue dans le "vieillir". Cependant, l'épreuve de la "disqualification" ne doit pas occulter qu'il existe des formes positives de négociation avec la vieillesse, enracinées dans les histoires singulières, familiales et sociales. Elles se traduisent dans des expériences positives, privilégiant la continuité plutôt que la rupture, dans une trajectoire faite d'autonomie et de préservation de la liberté.

La définition la plus courante de la vieillesse, en termes de classe d'âge, évite la question d'une identité sociale positive. Parce que le vieillir se passe plutôt dans la discrétion, le silence que recommande le fait d'avoir déjà vécu ("quel sens peut prendre la vie qu'on a vécue quand les valeurs et croyances qui l'ont marquée n'ont plus cours?" (Lemieux, 1990)), la perception et les images qui dominent sont celles des "non vieux". Si l'on reconnaît que c'est un rapport d'extériorité qui est à l'origine des représentations actuelles de la vieillesse, le sens que peuvent en donner ceux qui la vivent est largement méconnu. Entre les modèles de la retraite active qui présentent un "3ème âge" dynamique et ceux de la "dépendance", autrement dit de la vieillesse déficitaire, les constructions sociales de la vieillesse laissent dans l'ombre les expressions existentielles des intéressés eux-mêmes.

Le vieillissement reste paradoxalement une altérité radicale alors qu'on le sait à l'oeuvre très tôt dans les processus cellulaires et qu'il caractérise le cycle de la vie. Alors qu'il est inscrit dans la socialisation de tout individu, (combien d'enfants n'ont-ils pas entendu le fameux "quand tu seras grand (e)!", il passe dans les représentations comme un état et non comme ce qu'il est, c'est-à-dire un processus multiforme qui s'enracine dans des histoires sociales, professionnelles et affectives diverses. La référence au passé dans lequel se forment les identités et trajectoires sexuées, sociales et générationnelles est gommée au profit d'un présent substantialisé et homogénéisant : les vieux et vieilles de soixante à quatre vingt dix ans ou plus, ne sont pas "plus ou moins" vieux, plus ou moins dépendants, plus ou moins riches, ils sont "personnes âgées". Ces formes de catégorisation liées entre autres à la détermination arbitraire d'un seuil de la vieillesse ont été largement analysées et critiquées dans des travaux récents, sur lesquels nous ne reviendrons pas, (Bourdelaï 1991), (Ennuyer 1990), (Barthe et alii 1990), (Veysset 1989) sinon pour rappeler qu'elles ont une efficace sociale dans l'orientation des politiques gérontologiques mais aussi et surtout dans le "sentiment d'existence" des personnes "désignées". Je pense qu'il faut prendre au sérieux l'avertissement de Patrice Bourdelaï quand il nous met en garde contre la notion de "vieillissement de la population" potentiellement utilisable comme "un instrument redoutable de transfert de la perception négative de la vieillesse" (Bourdelaï 1996)

Il reste donc à mieux connaître les diverses manières d'exprimer ces vieillesse, ces diverses façons d'avancer en âge dont on peut supposer qu'elles combinent sentiment intérieur de vieillir et injonctions externes. Les procédés de désignation, d'étiquetage mis au jour par les recherches en sociologie de la déviance, inspirées de Goffman et de l'école interactionniste américaine restent au fondement, même s'ils ne l'épuisent pas, de la compréhension de ce qui se joue dans le "vieillir". Un stigmatisé, selon Goffman, est un individu qui possède une ou plusieurs caractéristiques qui le disqualifient et l'empêchent d'être pleinement accepté par la société (Goffman, 1975). La logique catégorielle fait généralement abstraction des liens entre les individus désignés et leur environnement social, pour se centrer essentiellement sur certaines de leurs caractéristiques, qui prennent alors valeur d'attributs. Ces attributs- ici l'âge- suffisent à définir l'individu et ont valeur identitaire dans toutes les situations où il est en jeu. L'objet de l'analyse de Goffman concerne les réponses à cette situation sociale c'est-à-dire la manière dont ces individus parviennent à organiser leurs relations avec les autres (Calvez, 1994).

On a souvent remarqué combien l'individu avait de mal à se concevoir "vieux". Certains écrivains en témoignent plus facilement. Ainsi Paul Auster : "O ...à A..., au cours d'une conversation, décrivant l'impression que cela fait de devenir vieux. O... a maintenant plus

de 70 ans, sa mémoire se brouille, son visage est aussi ridé qu'une paume à demi-fermée. Pince sans rire, il regarde A...en hochant la tête : 'étrange ce qui peut arriver à un petit garçon!'" (Auster 1988) La présence de ce "petit garçon" dans ce vieillard manifeste l'irréductibilité des expériences de la vieillesse aux catégorisations externes. La clôture sur la catégorie immuable "vieux" interdit le jeu avec le temps qui rappelle aux vieux qu'ils ont été jeunes et aux plus jeunes qu'ils deviendront vieux. La brutalité avec laquelle certains font l'expérience de ce "passage" vers un statut différent, "étrange", est provoquée par le regard de l'autre, du plus jeune. L'écrivain François Nourissier rapporte cette expérience : au volant de sa voiture à Paris, il grille une priorité à droite faute d'avoir tourné la tête, ce qui excédait les possibilités de ses cervicales; un peu plus loin au feu rouge, le conducteur indigné se précipite vers lui qui s'excuse. "il m'interrompt par ces mots : - Vous! Vous ne...Vous êtes un criminel...On nous dit qu'il faut respecter les vieillards...Mais des vieux comme vous on devrait...on devrait les écraser. Les supprimer, les supprimer...!". L'auteur conclut : "arrivé chez moi, je me regardai dans un miroir(...) essayant (...) de me voir comme si je ne m'étais jamais vu" (Nourissier 1990) . Pour que le regard que l'on porte sur son propre corps finisse par rejoindre celui que les autres lui portent (Drulhe 1993), il faut en général du temps, de la familiarisation, mais parfois des évènements déclencheurs plus incisifs, rendent sensibles ces transitions, ces changements. C'est ce que confirme aussi une recherche menée auprès de femmes québécoises (Côté 1996, 47-64) : "ces femmes ont en effet le sentiment d'être en train de vieillir au moment où le regard des autres leur renvoie, un peu comme en miroir, que leur corps acquiert une visibilité différente-au sens social- et un statut dévalorisant".

Une autre dimension que l'on ne peut éviter de prendre en compte et qui donne une tonalité et un sens singulier à l'expérience du "grand âge" c'est la proximité de la mort, échéance que peu de personnes très âgées refusent d'envisager et dont il leur est difficile de parler avec les plus jeunes (Clément 1994). Il nous semble que deux processus sont à considérer : d'une part un réel travail d'appropriation de la mort -"faire entrer la mort dans la vie actuelle"- (Le Caisne, 1992), manifesté par divers discours ou pratiques, comme se situer par rapport aux morts connus, ou consulter assidument les notices nécrologiques, qui est aussi une manière de mettre de la distance avec les vivants; d'autre part, le pouvoir de la société de faire mourir les individus, par cette "suggestion collective de l'idée de mort" telle que le définissait Marcel Mauss (Mauss 1950). Si ce dernier limitait ses observations aux sociétés de la tradition, on peut garder l'hypothèse que toute société a ses manières de suggérer certaines normes en matière de vie et de mort. Ainsi il est bien des façons pour la collectivité de signifier à l'un de ses membres qu'elle n'attache que peu d'importance à sa vie. (Drulhe, Clément 1990).

C'est à travers une recherche menée à Toulouse auprès de personnes âgées de 75 ans et plus et de leur entourage (Clément et alii 1995), que nous allons tenter de faire émerger à partir des expressions multiples concernant leur vie, ce qui constitue leurs expériences de la vieillesse. Ces expériences saisies dans les diverses expressions qui mettent en scène des "définitions de soi" explicites, à travers des descriptions d'activités, de récits sur la ville et l'espace en général, à travers la relations aux autres, plus jeunes, plus vieux ou semblables, traduisent les divers modes dont usent les personnes pour s'accommoder de leur avance en âge en combinant les regards.

L'épreuve de la "disqualification"

Elle est générale et dominante et nous livrerons les expressions qui rendent compte du statut dévalorisé des "vieux" dans notre société. Cependant, les expériences multiples qui sont rapportées n'autorisent pas l'élaboration d'une vision monolithique du vieillissement, et la manière d'en jouer montre bien que s'il y a douleur, il peut y avoir aussi bonheur, les deux dimensions s'éclairant de leur enracinement dans les histoires et dans les présents vécus.

Quand Monsieur G dit : *tu as un complexe quand tu arrives à un certain âge, je sais pas pourquoi, tu as un complexe*, il traduit à sa manière le malaise éprouvé par la plupart de ses pairs, qui procède à la fois d'un sentiment de perte de compétence et de capacités, qui trouve souvent à s'objectiver, en particulier dans les limites corporelles, mais aussi d'un sentiment plus ou moins confus de "n'être plus à sa place".

L'expérience de l'"étrangeté" au monde, est maintes fois racontée sous des formes plus ou moins explicites, où se mêlent presque toujours le regard sur soi et le regard des autres. Dans ce récit de Madame P, c'est par la bouche du petit fils que s'exprime la société "thanatomaniaque" où la privation de parole équivaut à une mort en sursis : *moi qu'est-ce que vous voulez que je dise à mon âge? 'Comment tu vas mamie?' 'Tu sais j'ai des difficultés à marcher, j'ai des crises en ce moment parce qu'il fait sec, l'arthrose, c'est terrible' alors il me dit 'faut pas te plaindre, tu pourrais...y en a qui sont morts à ton âge'. Et bien oui il est réaliste et il se dit' après tout la mamie elle est bien, y en a qui sont mortes à ton âge, ne te plains pas'. Qu'est-ce que vous voulez dire? Rien(...). Evidemment il faut savoir se taire aussi.*

Le sentiment d'être en trop et d'avoir presque à s'excuser de vivre se traduit par la gêne éprouvée dans certains lieux publics qui, répétée, conduit vers des attitudes définitives de repli. Ainsi la sortie au restaurant peut être définitivement rejetée pour des raisons qui ne tiennent pas seulement à un inconfort personnel : *mon fils de Paris, dernièrement il m'a*

*téléphoné'maman on passe te dire bonjour', j'ai dit' tu sais je ne fais pas à manger', 'mais non on ira au restaurant', j'ai dit'non, au restaurant je n'y vais pas', 'et pourquoi?' 'parce que je mange très mal, je me tiens trop mal à table'. Madame B justifie aussi son choix par des motifs physiques. Elle dit par ailleurs dans l'entretien *je ne me sens pas vieillie, non mais je suis handicapée*. Cette dame de 92 ans, qui n'est jamais beaucoup sortie de chez elle et se replie sur son jardin, cache sa télé alarme sous une blouse.*

Le "ne pas être à sa place" s'expérimente aussi dans le sentiment du "ridicule" de certaines situations. Madame J évoque la fête de mariage organisée par un de ses petits neveux : *quand on est jeune on peut se permettre beaucoup de choses, tandis qu'à mon âge c'est fini, je ne peux pas tout me permettre (...)*. A l'enquêteur dubitatif, elle répond *pas tout non. Je ne peux pas me ridiculiser. Ils m'ont ridiculisée pour le mariage, là j'étais fâchée; ils m'ont fait monter dans une carriole, ils me poussaient au derrière pour me faire monter parce que la mariée était en calèche et alors on y a monté les vieux après, mais alors les vieux ils sont pas tous faciles à monter...* L'enquêteur s'enquiert de savoir en quoi la situation était ridicule *eh bé oui parce que je pouvais pas monter, je pouvais pas plier le genou...* On remarquera le procédé linguistique, utilisé souvent chez les individus ou groupes "stigmatisés", qui consiste à se situer dans un rapport d'étrangeté avec ceux là même que l'on désigne et auxquels on appartient. C'est ce même procédé métonymique qui s'exprime dans le "on" de "quand on est vieux..." ou encore dans cette formule : *comme tous les vieux j'ai des douleurs, j'ai pas 20 ans hé pardi!*

Ce rapport à la catégorie stigmatisée de la vieillesse peut s'exprimer aussi dans un refus de l'identification à cette catégorie, à travers les objets en particulier qui revêtent alors le statut de "signes". Écoutons cette dame de 77 ans à propos d'un séjour rapide en maison de retraite médicalisée : *(...) c'est formidable, y a maintenant une animation(...) mais y a quand même beaucoup de vieux qui sont comme moi, qui ont peut-être le même âge, mais qui font vieux, avec des cannes, et impotents*. Lutter contre le "faire vieux" amène l'adoption de conduites de protection, comme par exemple l'usage de parapluie en guise de canne, objet qui a l'avantage d'être transgénérationnel...Le refus de pratiquer certains espaces publics qui sont marqués du sceau générationnel est aussi pour certains une manière de mettre à distance l'appartenance à la catégorie des vieux. En font partie les Clubs mais aussi les jardins où se mettent en scène, une scène trop connue aux yeux de Monsieur X, les gestes propres aux "personnes âgées" : *je n'aime pas y aller m'asseoir, regarder les pigeons, ou les oiseaux, ça ne m'intéresse pas*.

Dans les expressions qui renvoient au "ça me suffit", "je n'ai plus besoin de grand chose", etc...on peut se demander quelle est la part du sentiment interne et des injonctions de l'entourage. Les familiers interrogés "rétrécissent" à plaisir les gestes, les lieux, les paroles de leurs anciens : *il fait sa petite cuisine, sa petite vaisselle...* On connaît l'expression "les petits vieux". La vieillesse, c'est la petitesse, le repli jusqu'à la disparition...

Des expériences positives enracinées dans l'histoire

Nous le disions au départ, il existe des modes divers de s'accommoder de l'avance en âge et nous laisserons effectuer la transition entre l'épreuve de la disqualification et les formes de négociation qui rendent la vie vivable, à cette dame de 77 ans, qui a toujours vécu dans le même quartier : *on passe de bons moments quand même, qu'est ce que vous voulez, il faut bien se l'arranger comme ça!*

Nous prendrons trois exemples significatifs d'expériences positives de la vieillesse, qui privilégient plus la continuité que la rupture, dans des trajectoires faite d'autonomie et de préservation de la liberté.

Le cas dans notre échantillon des **femmes célibataires et veuves "précoces"** est particulièrement remarquable de ce point de vue. Ce sont des femmes de milieu plutôt populaire (anciennes ouvrières ou femmes de chambre) qui ont connu très tôt un contexte d'indépendance, soit de par leur volonté propre, soit du fait des évènements biographiques. Parmi les évènements marquants de leur vie, elles citent volontiers les moments de rupture avec la famille par lesquels elles ont pu signifier leur indépendance ou encore les moments enchantés de leur jeunesse, autour du bal, des voyages ou des sorties entre "copines". Mme C, célibataire de 86 ans au sens de l'état civil mais veuve de son compagnon depuis 21 ans, a une trajectoire originale pour l'époque: partie de chez ses parents très tôt : *je vais vous citer le (moment) plus agréable de ma vie, j'étais jeune, c'est quand je suis partie à Paris avec mes patrons et surtout parce que je suis partie sans prévenir ma famille...(...), désireuse d'indépendance et de rupture avec la campagne, elle développe un rapport fort au travail qui lui permet d'acquérir autonomie et de cotoyer les "bourgeois": J'étais la plus heureuse du monde de partir à Paris.* Elle éprouve le même plaisir à exercer comme femme de chambre- chez les bourgeois ou dans un hôtel à Lyon -que de travailler comme cartouchière pendant la guerre. De même, sa vie maritale (30 ans!) avec un compagnon constitue une expérience rare sans doute

pour l'époque. Elle se définit comme une grande voyageuse, *j'avais toujours envie de voyager, même encore.*

Le lien entre le passé et le présent est toujours actif et ne se présente pas, dans le récit que ces femmes nous livrent, sous une forme nostalgique. Les multiples capacités d'enchantement dont elles font preuve semblent traverser le temps et assurer la continuité nécessaire à une entrée dans un vieil âge acceptée. La fréquentation de divers foyers 3ème âge, reste pour elles une manière de négocier une continuité sereine entre vie passée et vie présente, multipliant les occasions de voir du nouveau, de sortir et de profiter du bonheur de relations certes continues *on est une table d'amies, nous sommes toujours les mêmes et c'est très bien*, mais qui peuvent se rompre sans souffrance. Elles vivent leur situation de femme *en fin de vie* dans une espèce de continuité, substituant "naturellement" à une vie de travail, mais aussi de plaisirs, la vie avec d'autres de leur âge, des *amies*, un réseau qu'elles se sont constituées dès la mise à la retraite. Le recours au foyer répond aussi pour beaucoup de ces femmes "d'extérieur" à une volonté de se décharger des tâches domestiques. Désireuses de préserver la mobilité entre le dedans et le dehors, elles ont su s'ouvrir sur la ville et la pratiquent toujours mais avec la sagesse liée à la conscience des limites: pas de regret exprimé, pas de critique sur l'espace, mais un arrangement tacite qui a dû se construire au fil des jours et des expériences quotidiennes.

Une autre manière de négocier dans la sérénité l'avancée en âge, consiste à assurer **la transmission**. On sait que la transmission matérielle mais aussi symbolique joue un rôle considérable dans l'échange des générations (Attias-Donfut 1995) . Elle permet aux personnes vieilles, à travers le don d'objets ou la transmission d'une passion, de reconnaître le temps écoulé comme un temps nécessaire à l'accomplissement de la vie. Cette trace laissée peut être matérielle et peut se faire dans le cadre d'une demande d'aide assez explicite. Ainsi cette dame qui fait une donation partage de sa maison familiale à ses filles : *Mais maintenant, j'en ai juste pour moi parce que j'ai donné. J'ai dit 'je vais donner à mes enfants, comme ça, c'est fait'. Et alors comme ça si elles veulent me soigner, elles ont des sous. Voilà. Et puis plus tard ... enfin, je l'ai fait comme ça- ou plus symbolique, à travers une passion transmise, celle de ce monsieur qui a trouvé un successeur en la personne de son petit-fils : Je lui ai dit, si tu as ton brevet, je te passe tout mon matériel de pêche et je vais t'initier à la pêche. Il l'a eu, je lui ai passé absolument tout le matériel, et je l'ai emmené en montagne, et allez. J'ai commencé à prendre deux truites, là... et tu vois comment il faut faire... ou encore cette dame qui engrange les récits de ses voyages pour mieux en transmettre la mémoire :*tous les voyages avaient un album, avaient un carnet. J'ai donné tout ça à une petite nièce, je me suis débarrassée de tout, pour qu'elle en jouisse assez tôt pour préparer... Médiation, transmission, ont une fonction positive dans le bilan accepté d'une vie qui s'est accomplie, et**

cela dans le cadre familial, qui de manière générale représente pour ces personnes un "tremplin", un recours que l'on peut mobiliser quand on le souhaite. Ces personnes "en famille" restent dans une relation d'indépendance, qui pourra bien sûr être compromise par la survenue de problèmes de santé graves.

Enfin, **les personnes en position d'aidantes**, actuellement ou dans un passé récent, vis à vis d'un mari ou d'un proche malade, expriment un sentiment d'existence plutôt positif, comme si cette situation d'aide les maintenait dans une relation dominée par l'échange. Ne pas être seulement donataire mais donateur permet de se vivre plus longtemps comme sujet, c'est-à-dire comme maître de sa vie. Même si l'épuisement peut suivre une période difficile et plus ou moins douloureuse liée à la charge physique et mentale que représentent certaines situations de soutien, il semble que les ressources ne s'épuisent pas totalement. Cela suppose bien sûr qu'elles existent déjà...Après une phase de dépression qui a suivi la mort de son mari atteint de la maladie d'Alzheimer, Madame P tente de reconquérir le terrain perdu en faisant preuve d'un ressort exceptionnel. Elle a reconquis aujourd'hui ce qui constitue son modèle de vie, fait de plaisir partagé avec sa famille en toute indépendance, de multiples rencontres dans un espace urbain qui ouvre sur d'autres espaces : le Club, la chorale, le métro, le centre ville mais aussi les bords de mer et les séjours dans la capitale qui sont une occasion pour elle de nous livrer ses capacités d'enchantement.

De même Monsieur D, en souffrance depuis la mort récente de sa femme, sait puiser dans ses ressources passées -relations, indépendance- pour y trouver une énergie nouvelle qu'il réactive quotidiennement : *ce matin j'ai fait la soupe, j'ai épluché des haricots que j'avais achetés, j'ai fait la soupe, après je vais chercher mon pain, après j'ai dîné et je suis parti au club*. Sollicité par ses enfants pour faire des courses, de lui-même il continue à se rendre en ville et à manifester qu'il est un homme d'extérieur : *je sortais pour tout*.

C'est l'aide qui a structuré la vie de Madame B. Garde malade, puis gardienne d'enfants à domicile, elle s'est occupée récemment d'un voisin hospitalisé. Il s'agit de la plus jeune personne de notre échantillon (75 ans), qui a trouvé les ressources nécessaires pour faire face aux épreuves qui ont jalonné sa vie affective : manque affectif dans son enfance, perte d'un enfant par noyade, séparation douloureuse d'avec son mari. Elle a su préserver l'essentiel en ménageant son rapport aux deux enfants restant ainsi que son réseau de relations amicales.

Dans tous les cas évoqués, l'accrochage à la vie s'enracine dans une trajectoire où les ressources sont multiples. L'affirmation de la volonté et de l'indépendance a accompagné la plupart de ces personnes toute leur vie, dans le cadre de relations familiales le plus souvent présentes mais non contraignantes et surtout de réseaux amicaux et sociaux choisis.

S'habiller ou non des habits sociaux de la vieille personne, comme se définir dans le déni de vieillesse, apparaissent ainsi comme des formes différentielles de positionnement individuel au regard des figures du grand âge. A l'intérieur de l'épreuve de la "disqualification", les formes de négociation avec la vieillesse varient en fonction des histoires singulières et l'on peut avancer que c'est la part de choix et le sentiment de maîtriser sa vie qui fait la différence entre des expériences de vieillesse plus ou moins réussies, dans la continuité d'une trajectoire personnelle.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Attias-Donfut, Claudine (Dir); Rozenkier, Alain (coll.) (1995), *Les solidarités entre générations, Vieillesse, familles, Etat*, Nathan.

Auster, Paul (1988), *L'invention de la solitude*, Actes Sud.

Barthe, Jean-François; Clément, Serge; Drulhe, Marcel (1990), Vieillesse ou Vieillissement? les processus d'organisation des modes de vie chez les personnes âgées, *Revue internationale d'action communautaire*, 23/63, 35-46, Québec.

Bourdelais, Patrice (1991), *L'âge de la vieillesse*, Editions Odile Jacob.

Bourdelais, Patrice (1996), La vieillesse : un regard historique et démographique, S. Aymé et alii (Dir), *Handicap et Vieillissement, politiques publiques et pratiques sociales*, INSERM.

Calvez, Marcel (1994), Le handicap comme situation de seuil : éléments pour une sociologie de la liminalité, *Sciences Sociales et Santé*, Vol. XII, n°1.

Clément, Serge (1994), Les temps du mourir : changements et permanence, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. XCVII.

Clément, Serge; Mantovani, Jean; Membrado Monique (1995), Vieillissement et espaces urbains, modes de spatialisation et formes de déprise, Recherche financée par le PIRVilles-CNRS, Toulouse.

Côté, Michèle (1996), Devenir vieille : l'étude du processus de vieillissement de quelques femmes québécoises, *Sciences Sociales et Santé*, Vol. 14, n°3.

Drulhe, Marcel (1993), Effets de la culture sur les représentations et les activités des corps vieillissants, *Corps, cultures et thérapies*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Drulhe, Marcel; Clément, Serge (1990), Le mourir et le lien social, *Revue internationale d'action communautaire*, 23/63, Québec.

Ennuyer, Bernard (1993), Dépendance et Handicap : attribut de la personne ou processus d'interaction?, *Gérontologie et Sociétés* n°65.

Goffman, Erving (<1963> 1975), *Stigmates, Les usages sociaux du handicap*, Minuit.

Le Caisne, Léonore (1992), Mémoire et Destin, *Ethnologie Française*, XXII.

Lemieux, René (1990), Vieillir : une question de sens? *Revue internationale d'action communautaire*, 23/63, Québec.

Nourissier, François (1990), *Bratislava*, Grasset.

Veysset, Bernadette; Deremble Jean-Claude, (1989) *Dépendance et Vieillesse*, Logiques Sociales, L'Harmattan.